

DOMINIQUE ROGERS, BORIS LESUEUR (SOUS LA DIRECTION DE),
*HABITER LA VILLE ANTILLO-GUYANAISE (XVIII^E-XIX^E SIÈCLE) - ESSAI
D'APPROCHE PLURIDISCIPLINAIRE*, PARIS, L'HARMATTAN, 2020, 254 P.

[Eloi Vincendet](#)

Société française d'histoire urbaine | « [Histoire urbaine](#) »

2020/3 n° 59 | pages 239 à 241

ISSN 1628-0482

ISBN 9782914350594

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2020-3-page-239.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société française d'histoire urbaine.

© Société française d'histoire urbaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dominique Rogers, Boris Lesueur (sous la direction de), Habiter la ville antillo-guyanaise (XVIII^e-XIX^e siècle) – Essai d’approche pluridisciplinaire, Paris, L’Harmattan, 2020, 254 p. (Eloi Vincendet)

Résultat de différentes journées d’études organisées au sein du laboratoire AIHP-Géode de l’université des Antilles, dans le cadre du programme de recherche intitulé « Projet Ville », cet ouvrage montre ce qu’est la ville aux Antilles et dans les Guyanes. Il s’inscrit directement dans le renouvellement historiographique des *urban studies* en cherchant à avoir une approche interdisciplinaire (archéologie, histoire, urbanisme, ethnologie ou musicologie) pour une meilleure compréhension de l’espace urbain et s’appuie principalement sur le concept d’« habiter ».

Ce concept, depuis les années 1950, tente d’expérimenter une réponse scientifique aux transformations en cours dans le monde contemporain : l’urbanité et l’urbanisation¹. Ainsi, il ne s’agit plus seulement de loger dans un espace, mais bien de pratiquer les lieux géographiques. L’objectif de l’ouvrage est donc de mieux comprendre les « pratiques habitantes » dans les villes de l’espace caraïbe pour ne pas tomber dans l’écueil d’une approche trop essentialiste – où la ville, les Antilles ou les Guyanes sont vues comme des villes possédant une identité propre forte – ou à l’inverse trop désincarnée à travers la seule étude du bâti.

Trois pistes de réflexions sont alors proposées. Une première partie s’intéresse à l’*inventio* d’une société nouvelle. « Habiter la ville » invite à se poser la question de l’émergence d’une nouvelle société urbaine à travers l’étude tant des formes d’organisation et de solidarité que celle des acteurs eux-mêmes. Tout d’abord, Boris Lesueur montre comment les militaires – part très importante de la population urbaine – peuvent être en mesure d’influencer et de façonner l’espace urbain et son quotidien. Dans un tout autre registre, Marianne Palisse s’intéresse à la question des nouveaux arrivants en ville et de leur appropriation de l’espace urbain à travers la culture des jardins d’un espace protégé : le Mont Mahury. Ces derniers inventent, à travers une identité originale, une « forme » de société nouvelle souvent critiquée et rejetée, renforçant par là-même sa figure d’autonomie. Micheline Martin-Godier propose ainsi une lecture originale de l’accès au pouvoir des communistes à la municipalité de Fort-de-France et montre comment les habitants tentent de prendre en main eux-mêmes leur destinée pour réformer l’espace urbain ici en faveur des « masses laborieuses ».

La deuxième partie du livre s’attache aux enjeux de « découverte » et d’« appropriation » de la ville. En effet, l’espace urbain reste d’abord un espace vécu et perçu par les citoyens qui, en l’habitant, le recomposent sans cesse. Dans cet optique,

1. Olivier Lazzarotti, « Habiter », notion à la une de Géoconfluences, décembre 2013.

URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/habiter>.

Bernard Camier s'attache à développer, premièrement, une étude originale du « paysage sonore urbain » des villes de Saint-Domingue en s'interrogeant sur l'importance du son et des bruits quotidiens dans les espaces extérieurs coloniaux. Alexandre Tareau s'intéresse ensuite à l'appropriation de la nature au cœur de l'espace urbain par l'étude des pratiques de cueillette actuellement. Il propose une enquête de terrain ethnobotanique qui lui permet de montrer la force du multiculturalisme de ces pratiques dans la société guyanaise. L'étude de l'hygiénisme aux Antilles françaises dans la première moitié du xx^e siècle par Jacques Dumont vient clore cette deuxième partie. L'historien rapporte comment les nouvelles découvertes en médecine peuvent être le creuset d'une nouvelle corporalité favorisant des aménagements spécifiques tout en ayant ces propres limites politiques et sociales.

La dernière partie de l'ouvrage pose la question des nouveautés urbaines plurielles à travers les siècles venant infléchir le concept, si séduisant soit-il, d'une « ville atlantique ». La ville est alors pensée comme un espace urbain construit par une métropole pour contrôler un territoire et fonctionnant comme un avant-poste de sa culture matérielle et intellectuelle. En effet, selon Boris Lesueur et Dominique Rogers, il est possible de constater un trop grand nombre d'exceptions face à la normalité suggérée du modèle. Tout d'abord, l'article archéologique d'Annie Bolle et de Jeanne Cazassus-Bérard permet de dévoiler la pluralité des constructions du site de l'Allée Pécoul-Rue Montnoël à Saint-Pierre en Martinique. Cette étude renforce cette idée de « palimpseste urbain » où les différentes phases d'occupations redonnent à la ville une complexité forte (sur le même terrain de fouille, on trouve une maison de plaisance, une villa créole et une maison de ville d'inspiration anglo-américaine). Dans le même esprit, l'historien Roméo Terral, illustre ces enjeux de nouveauté par l'étude du changement de paradigme architectural durant la période 1925-1975 : comment le Mouvement architectural moderne et le Style international peuvent être examinés comme de vraies ruptures dans les « modes d'habiter traditionnels », tant dans la fonctionnalité que dans le volume et l'hygiène des bâtiments. Enfin, dans le dernier article Anne Péné-Anette pose un regard de géographe sur la conurbation littorale de Barcelona-Puerto La Cruz au Venezuela et tente de montrer comment les activités d'extraction du pétrole donne lieu au développement d'une urbanisation spécifique d'une grande fragilité.

Bien qu'il y ait une diversité forte de méthodologies et d'approches liée au caractère interdisciplinaire de l'ouvrage, il est possible de tenter d'y trouver trois grandes thématiques récurrentes : l'armée et la ville, l'hygiénisme et enfin la nature dans la ville.

Les villes des Antilles sont, pour commencer, des villes marquées par une forte présence militaire liée à leur histoire coloniale et impériale. Les militaires peuvent ainsi façonner eux-mêmes la manière d'organiser la ville et le quotidien par leur « mode d'habiter spécifique » permettant de sortir d'une vision strictement conflictuelle des relations civils-militaires encore bien présente dans l'historiographie. À l'Époque moderne, du fait d'un service militaire léger, les militaires animaient fortement l'espace urbain de leur présence à travers le commerce local évidemment, mais aussi le travail en ville. Symbole du pouvoir de l'État, le soldat participe également aux spectacles urbains tant de manière visuelle que sonore (à travers l'utilisation du tambour par exemple), comme le montre les nombreuses parades sur les places d'armes. Toutefois, cette place prise par l'armée dans la ville

peut parfois poser des problèmes d'aménagement urbain à cause d'une forte compétition spatiale interne urbaine. À Fort de France dans les années 1950, par exemple, l'édilité communiste pour répondre à la crise du logement refuse à la fois un projet de construction pour loger les familles de militaire et cherche à ce que l'armée cède une partie de ces installations. Finalement, c'est encore l'armée qui est moteur pour mesurer la situation sanitaire dans les villes françaises des Antilles par l'intermédiaire de son service de santé.

De fait, l'une des grandes problématiques socio-culturelles de la ville de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle est la question de l'hygiène et de la salubrité publique. À partir des années 1930, par exemple, les préoccupations hygiénistes prennent une place nouvelle dans les politiques urbaines des villes françaises aux Antilles à travers un certain nombre de travaux parlementaires et universitaires. Les enjeux politiques d'aménagement du territoire s'emparent de la question de l'hygiène collective. Les priorités du programme communiste à Fort-de-France en 1945, par exemple, vont bien également en ce sens (nettoyement de la ville et construction d'installations en faveur de la salubrité). L'architecture moderne et internationale répond elle aussi à des enjeux hygiénistes importants à travers un souci permanent de rendre salubre l'urbanisme. Toutefois, les décisions concernant la salubrité entrent souvent en compétition directe avec la question économique. De plus, ce sont surtout les associations culturelles et sportives et les initiatives privées qui restent moteurs de l'hygiénisme à travers l'émergence d'une culture physique imprégnée du mythe d'un retour à une nature bienfaitrice, capable de compenser les méfaits supposés de l'espace urbain.

Ainsi, la problématique de la « nature » dans la ville revient de manière constante dans l'ouvrage. Elle semble marquer profondément les « modes d'habiter » et l'urbanité de la ville antillo-guyanaise. Cette spécificité semble si forte que le propos d'entrée provocateur de l'ouvrage par Denis Martouzet indique « Il n'y a pas de ville antillo-guyanaise ! ». Il semblerait en ce sens que ce n'est pas l'urbanité, mais plutôt la nature et le végétal qui en sont les principaux marqueurs. Cayenne illustre bien cette spécificité urbaine à travers les exemples de la culture des jardins haïtiens du Mont Mahury et des pratiques de cueillettes interculturelles des Cayennais, liées à l'héritage des différents flux de population. La désignation de l'immeuble Plaisance fouillé partiellement par l'INRAP à Saint-Pierre est également un exemple intéressant : cet édifice en périphérie de l'espace urbain est défini comme « une maison qu'on a à la campagne pour y aller prendre l'air quelquefois ». Finalement, c'est encore la nature qui entre en confrontation cette fois avec la conurbation de Barcelona-Puerto-La-Cruz autour de la question écologique. En effet, l'espace urbain structuré en grande partie autour du complexe pétrolier entraîne une pollution visuelle, atmosphérique et hydrique forte.

S'il est dommage parfois de ne pouvoir exploiter totalement la richesse de l'iconographie présente dans l'ensemble du livre, *Habiter la ville antillo-guyanaise*, est un ouvrage qui renouvelle en profondeur l'historiographie urbaine de la ville aux Antilles. La force de cette œuvre est son approche multidisciplinaire permettant de mieux saisir la complexité et les multiples facettes des sociétés urbaines des villes des Caraïbes. Finalement en dépassant l'opposition entre le local et l'extérieur ou le présent et le passé, le panorama des articles considère la ville, pour mieux l'appréhender, avant tout comme un espace de la pratique sociale.